

# LES PIÈCES NOUVELLES

"Édipe" d'André Gide — "Le Miracle de Saint Antoine" de Maeterlinck

M. Gide est un des écrivains les plus courageux de France, un de ceux dont l'influence est certaine. On se querelle autour de son nom, on mène des enquêtes, on empile de pleins numéros de revues pour dissenter de cette influence, la calculer, la juger. Mais n'allez pas parler de son œuvre au populaire. *La Porte étroite* et *Les Carres du Vateau* ont certes beaucoup moins de lecteurs que *Mon Curé chez les rabais*. On sait que M. Gide a attaché son nom à un certain nombre d'idées morales, ou immorales si l'on préfère. Mais de là à lire *l'Immoraliste*, et à se nourrir de *Nourriture terrestre*, il y a une marge que peu franchissent. C'est un auteur important qui n'est pas un auteur populaire. Il n'y a là ni contradiction ni paradoxe, et le fait est courant. M. Vautel, qui a certainement raison contre M. Gide au point de vue moral et social, a tort au point de vue littéraire, et tort en particulier de vouloir que l'importance se mesure au tirage.

M. Vautel dira que sa littérature est une amusette et que les péchés moraux et les méfaits sociaux ont beaucoup plus d'intérêt. On est de son avis. M. Gide est un très méchant homme et un excellent écrivain.

Ce n'est pas un homme de théâtre. Il est de ceux qu'on peut appeler les livresques, les intellectuels tout purs. Il a donné jadis au *Vieux-Columbiert* une pièce pour laquelle M. Coppeau fit des miracles de mise en scène, et qui n'eut pourtant, et si notre mémoire est fidèle, que deux représentations. Une dizaine d'années après, M. Pitoëff recommence l'expérience. En pleine crise. Prions Dieu pour M. Pitoëff.

Ne croyez pas que les pièces de M. Gide soient ennuyeuses. Il s'en faut de tout. Il est beaucoup trop intelligent pour cela. Et qu'il écrit bien ! La belle langue française ! Comme c'est ferme, élégant, sans raffinement, pur, vigoureux. C'est peu coloré, ce n'est pas le genre. Mais est intellectuel à le goût sensuel de la belle phrase française, et il la manie en maître : non seulement on n'a pas l'idée de lui contester cette vertu, mais on déclare goûter à entendre sonner une telle prose un plaisir d'amateur tel que nul autre écrivain n'en dispense actuellement à la scène, pas même M. Giraudoux, qui outrage et cisele au prix de l'éclat simple et dur de M. Gide.

Les idées sont sinon de la même qualité, du moins presque du même intérêt. Mais elles nous intéressent, nous écrivains, critique, et par nécessité comme par goût curieux du jeu des dites idées. Dieu, que nous nous plaisions à invoquer aujourd'hui, puisqu'il s'agit de M. Gide, nous garde de penser comme Philaminte :

Mais on comprend-on bien, comme moi, la fessée ?

Nous voulons dire tout bêtement que ce sont petits plaisirs d'amateurs, et que le public, en ceci plein de bon sens et raison, ne va pas au théâtre chercher, comme dit Martine, la philosophie dans le Grand Cyre.

M. Gide raconte l'aventure d'Édipe. La vraie (enfin, celle qui est connue et admise), sans additions ni variantes. Ce sont les faits, les personnages. Il n'y a que les explications qui varient.

Elles sont d'une subtilité, d'une intelligence, et pour tout dire d'une force dans le mal irrécusables. Créon représente l'humanité, Tirésias la règle sociale et religieuse, Édipe est l'homme, l'homme gide, l'individu qui s'oppose. Il ne veut rien devoir qu'à soi-même, il veut être maître et créateur complet de son destin. Ce n'est rien ni personne qui lui impose de chercher la vérité, c'est lui, lui seul, qui veut savoir, calculer et regarder son sort en face. Quand il a appris son malheur ou son crime, ce qu'on eût appelé de la sorte et que M. Gide n'appelle d'aucun nom emprunté au vocabulaire du bien ou du mal, c'est lui qui mesure son châtiment, qui récidive et qui l'impose. Il ne doit rien qu'à l'orgueil, à l'intelligence et à la volonté de l'homme.

Vous pensez qu'on n'ira pas argumenter contre M. Gide ni tenter de le convertir. On s'y prendrait un peu tard, et l'entreprise serait chancelante. Le seul point qui l'intéresse est de savoir si l'on juge que son œuvre d'art est ou non réussie. Elle l'est. Si l'on objecte qu'elle n'est qu'une œuvre d'art, qu'elle l'intéresse que le tout petit public des amateurs d'art, et que c'est là sa limite, il répondra qu'il est art satisfaisant et qu'à défaut du populaire il aura le suffrage des esprits libres. Mais à la fin des temps, comme on serait fort en peine de lui opposer ce que les esprits libres pensent du gidisme dans un siècle, parce qu'on ignore, on lui dira simplement qu'il est un bon écrivain parmi ceux qu'on appelait au xvi<sup>e</sup> siècle les libertins, et dont les plus éminents constituaient au bout d'une génération un objet de vitrine, quelquefois curieux, souvent payables, et plus souvent plâtrés.

puérile, et plus souvent plaisant.

◆◆  
M. Pitoeff et sa compagnie reparais-  
saient après une éclipse. Il a engrais-  
sé et Mme Pitoeff a maigri. Il a monté et  
interprété *Œdipe* avec son intelligence  
coutumière et singulière. Nous avons lu  
sous la plume d'un confrère que la mise  
en scène faisait penser à celles de M. Jac-  
ques Copeau : c'est à se demander si le  
juge qui émet une telle opinion a jamais  
mis les pieds à l'ancien Vieux-Colombier.

Tout le monde sait depuis quinze ans  
que M. Pitoeff fait de la mise en scène  
« synthétique ». C'est-à-dire qu'il se mo-  
que non seulement de la réalité dont M.  
Copeau ne se souciait pas davantage, mais  
aussi de la plastique dont M. Copeau se  
souciait beaucoup. Pour notre compte,  
nous n'avons jamais beaucoup savouré ces  
orgies de tentures, qui ont le tort de nous  
faire penser aux pompes de la maison de  
Berniol. N'empêche que tout ce que fait  
M. Pitoeff est, on le répète, intelligent,  
même quand c'est bizarre ; et la voix de  
Mme Pitoeff est toujours semblable au  
chant des sources.

◆◆  
*Œdipe* est accompagné sur l'affiche par  
*Le Miracle de saint Antoine*, une comédie  
de M. Maeterlinck, qui fut jouée jadis  
par M. Pitoeff, la seule fois qu'au cours  
de ses destins errants il nous fit venir  
dans sa salle excentrique du théâtre  
Moncey, au diable bouilli, derrière la bar-  
rière de Clichy. Nous n'eûmes pas à re-  
gretter le voyage, car M. Pitoeff nous  
montra ce jour-là une pièce qui nous a  
laissé l'impression d'un chef-d'œuvre :  
*Le Bourgmestre de Stilmonde*, du même  
M. Maeterlinck. Cette opinion n'est pas

très répandue, et la pièce n'eut pas très grand succès ; beaucoup moins, à coup sûr, que certains autres ouvrages de cet auteur ; mais enfin, pour être rare, ladite opinion n'est pas unique : nous l'avons retrouvée avec un plaisir particulier chez M. Bellessort ; lui aussi tient *Le Bourgmestre de Stilmonde* pour la plus belle pièce, ou même pour la seule belle pièce inspirée par la guerre. C'est elle qu'on admirerait revoir, par exemple, à la Comédie-Française.

En attendant, on a revu avec agrément cette comédie où saint Antoine vient ressusciter une vieille demoiselle ; elle ne lui en sait nul gré, ses héritiers encore moins. On finit par emmener saint Antoine au poste. Au fond, on a raison : s'il y a un poste, il doit être fait avant tout pour imposer le respect des lois naturelles. Sinon, où irait-on ?

M. Pitoeff n'est guère fait pour jouer les comiques ni les saints. Autour de lui, sa compagnie fait de son mieux. Mais n'est-ce pas là ce mieux qui est l'ennemi du bien ?

Lucien DUBECH.

